

« NON ! », UN CRI PUBLIC. SCIENCE POLITIQUE ET ARTS

CHRISTIAN RUBY

L'être humain crie, et parce que « l'homme est partout », alors « partout ses cris, sa douleur et ses menaces »¹. Dans un monde qui incline à gommer ses violences et à refuser d'entendre les voix qui s'y propagent, nous ne cessons pourtant d'observer que des cris publics font ressurgir les rapports en tension qui le structurent. En s'enroulant autour de ces cris, les humains adressent à chacun(e) un éclair propre à réclamer la justice.

Pourtant, le cri, ce phénomène tympanorétinien, n'a jamais suscité un intérêt théorique approfondi. Notre essai, « *Criez, et qu'on crie !* », *Neuf notes sur le cri d'indignation et de dissentiment*², tente de pallier cette situation indigente, non sans s'appuyer sur ce que peuvent apporter à la réflexion la dimension politique du cri³, ainsi que des arts dans lesquels le cri construit fait émerger de nombreuses perspectives⁴.

Le fait est que d'innombrables et implacables adversités poussent les femmes et les hommes à outrer le souffle et le rythme de leur voix dès lors qu'est dépassé un seuil de l'acceptable. Prend alors corps une forme d'énonciation particulière : « non ! ». Elle arrache aux enfermements par un mot sonnante comme une double

¹ Albert Camus, « Prométhée aux enfers », in *L'Été*, Paris, Gallimard, 1954, p. 81.

² Christian Ruby, « *Criez, et qu'on crie !* », *Neuf notes sur le cri d'indignation et de dissentiment*, Bruxelles, La Lettre volée, 2019-2020.

³ Avec un peu d'attention, il est aisé de voir pointer la question du cri, notamment d'indignation et de dissentiment, dans la philosophie politique classique, par exemple chez Aristote, Giordano Bruno, Étienne de La Boétie, Spinoza... autant de penseurs du cri en politique dont les Michel Foucault, Gilles Deleuze, Jacques Rancière se préoccupent à nouveau.

⁴ Les arts plastiques classiques ont opté pour le cri à la fois pour leur définition de l'humain et pour sa fonction dans la perspective (Piero della Francesca, Poussin, David, etc.), comme la musique classique, mais aussi contemporaine (Luigi Nono, Luciano Berio, Pierre Boulez, notamment), s'en préoccupe, pour ne pas parler du cinéma, etc.

interjection : refus de la servitude dans laquelle chacun(e) pourrait tomber, et volonté de dégager un avenir de ce qui est.

En ce sens, aucun cri n'émet un simple son plus ou moins articulé. Certes, il est aisé de repérer d'abord en lui sa pneumatique, des intonations et des graduations qui tympanisent en soulevant les poitrines. Elles se conjuguent avec des gestes et des torsions de visages et de corps amplifiant les indications émises. De ce fait, cet affect d'ensemble qu'est le cri – voix stridente et déformation corporelle – fait écho aux oreilles et aux yeux de ceux qui écoutent, les incorporant alors à une situation dans laquelle la cri a joué le rôle de déclencheur de réactions. Ce jeu du sensible se prête à la négation d'un rapport (quel qu'il soit, familial, culturel, social ou politique) et à l'aspiration à de meilleures situations.

Photographie d'un tract distribué en public lors d'une manifestation.



Parmi l'immense variété de cris humains repérables, distinguons-en toutefois un, le cri « non ! » marqué au sceau de l'indignation ou du dissentiment. Ce n'est donc ni du cri « primal », ni du cri domestique, ni du cri de douleur de l'écrivain confronté à la solitude peuplée par les muses, ni de celui qui renvoie à la nécessité de crier afin de se faire entendre dans certaines circonstances⁵, dont il est question ci-dessous. Le cri d'indignation et de dissentiment a d'emblée une force d'interruption et cherche à se muer en flux. Car il ne peut se maintenir qu'en s'écoulant et se multipliant. Il se répand alors en ondes, parfois accompagné de techniques sonores, gagnant en ralliements, pourtant sans poser d'abord un drapeau ou un mot d'ordre. Il convient d'essayer de le penser dans son

⁵ Références dans l'ordre successif : Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, 1932, Paris, Gallimard, Folio, 1952, p. 338 ; Émile Zola, *Thérèse Raquin*, 1868, Paris, Gallimard, Folio, 1979 ; Charles Baudelaire ou Margueritte Duras ; Joseph Conrad, *Typhon*, 1900, Paris, Gallimard, Pléiade, trad. André Gide, 1985, p. 307.

émission, dans l'opération qu'il suscite et dans son opposition à quelques contraintes qu'il ébranle⁶.

AU SEUIL DES LANGAGES

Chacun(e) est et a été maintes fois étonné de la brièveté de cette formule de négation, « non ! », énoncée brutalement, sous mode d'indignation ou de dissentiment. C'est pourtant son efficacité propre. Elle est force qui irradie et inquiète dans la mesure où elle défait ce qui est admis ou attendu. Elle réfute le côté lisse de la communication habituelle, en un geste qui trace un partage dans lequel se déploient ses propriétés : une intensité et une texture (on crie plus ou moins fort), un objet (on crie quelque chose ou contre quelque chose), une adresse (crier à l'adresse de..), une résonance. Elle surprend et attend une réaction. Car elle provoque simultanément une conjonction des intensités en flux (par mimétisme, solidarité ou tissage) et l'enthousiasme pour agir dans ce gonflement des mouvements et des flots.

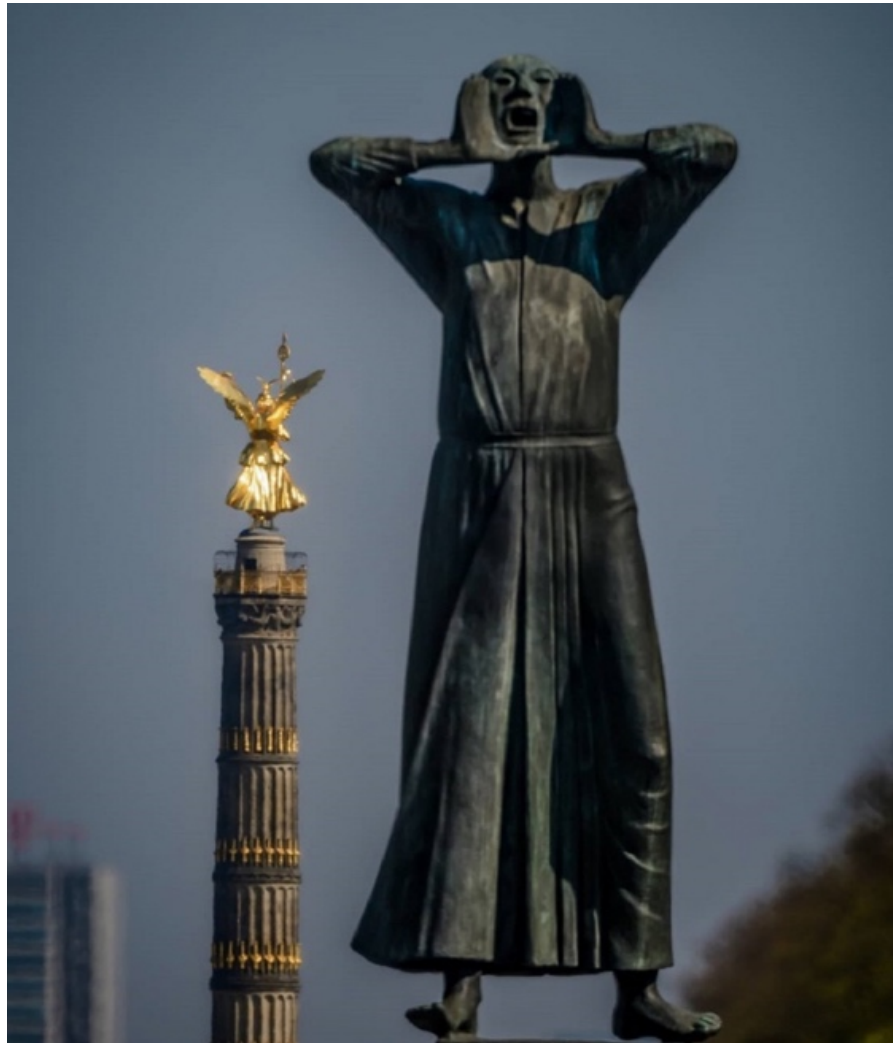
Relativement à une indignation et un dissentiment – le cri de l'exilé ou du migrant non-accueilli⁷, le cri à l'encontre de l'idéal bafoué⁸, le cri du veilleur critique⁹ ou du manifestant –, ce cri porte à des considérations spécifiques sur cette fluidité, cette manière de faire surgir une blessure ou une clôture qui en sont l'origine, sa multiplication sans homogénéité. Il déploie une force « argumentative » que quelques figures prises dans des rapports d'indignation et de dissentiment éclairent, y compris par les ambiguïtés auxquels elles peuvent prêter.

⁶ Et pourquoi pas en nous appuyant sur François Noudelmann, *Penser avec les oreilles*, Paris, Max Milo, 2019.

⁷ Elfriede Jelinek, *Les Suppliants*, 2013, Paris, L'Arche, 2016 : on y relève des cris, des plaintes, mais l'ouvrage fonctionne aussi comme un cri, une adresse vive et pressente (à nous tous).

⁸ Stéphane Hessel, *Indignez-vous !*, Paris, Éditions Indigène, 2010. « Le motif de base de la Résistance était l'indignation », nous disons aux jeunes générations : « Prenez le relais, indignez-vous ! » (p. 11). Indignez-vous, c'est-à-dire ne vous laissez pas impressionner, et rejoignez le courant de l'histoire qui porte vers plus de justice et de liberté.

⁹ Cf. Illustration : l'œuvre de Gerhard Marcks, *Le Crieur, Der Rufér*, 1989, avenue du 17 juin, Berlin.



© ChristianRuby

Ce serait notamment le « non » de Prométhée. Quoiqu'inachevée, examinons-en la teneur à partir de la pièce de théâtre éponyme de Johann Wolfgang von Goethe¹⁰. Défi à l'égard des dieux, refus du crime que veulent perpétrer certains humains, rébellion contre la finitude aussi. Prométhée énonce une interruption téméraire et joyeuse. Il contieut ou arrête une domination. Si ce « non » est crié en premier lieu à la face des dieux, il s'oriente rapidement vers une adresse au monde, à l'encontre de toute servitude volontaire. C'est un « non » qui assigne de nouvelles tâches à une humanité dénouée de la religion, reconnaissant enfin ses capacités et ses pouvoirs enfin délivrés.

¹⁰ Johann Wolfgang von Goethe, « Prométhée », 1773, in *Théâtre complet*, Paris, Gallimard, Pléiade, 1951, p. 179.

Néanmoins, c'est aussi un « non » problématique, car il peut déboucher sur une simple dérélition, un athéisme, ou une position a-religieuse. La dérélition, pour nous en tenir à elle, amoindrit alors l'humain en ce qu'elle le porte à la tristesse. Comme expression du déchirement premier d'une ancienne fascination à l'égard des dieux, durable lorsque traduite en poésie¹¹, cette dérélition structure une condition humaine fondée sur le regret de l'absence d'une loi supérieure et désormais placée au creux de ce « gouffre obscur où mon cœur est tombé »¹². Seule la difficile ascèse poétique peut encore la relever, sans prêcher pour un Ciel réconciliateur¹³.



© Musée des Beaux-Arts de Tours

Ce serait aussi le cri d'indignation violente de Flora Tosca¹⁴ devant les manœuvres et manigances d'un pouvoir désirant s'appropriier les vies des individus

¹¹ Justement lorsque, à la manière de Charles Baudelaire, il s'agit d'*écrits* et de *poésies* : de vies plus durables que celle de l'humain. Baudelaire reste ambivalent à son égard. Il la cultive (*Épigraphe, païen, libertin*, etc. p.163, 167, 168...), mais s'en méfie. S'il rappelle le propos d'un poète antique (*Facit indignatio versum*), il précise que le simple amour du vers est plus beau que le vers écrit par indignation, toute indignation ne conduisant pas à des vers (*Œuvres complètes*, « Sur Auguste Barbier », Paris, Gallimard, Pléiade, 1961, p. 714).

¹² Charles Baudelaire, *De profundis clamavi*, *Ibidem*, p. 139.

¹³ Charles Baudelaire, *L'examen de minuit*, *Ibidem*, p. 169.

¹⁴ Giacomo Puccini, *Tosca*, 1899. Si Flora se donne à Scarpia, il promet un laisser passer à Tosca afin qu'elle puisse quitter la ville avec une personne de son choix. Mais en aparté, il ordonne en fait l'exécution de son amant. Elle lui hurle son dégoût et son mépris. Cavaradossi est alors condamné à l'échafaud ; elle décide

en les humiliant, en l'occurrence la vie des femmes. Ce « non » entre dans une longue tradition éthique de refus du mal, invoqué sous les espèces de mœurs coercitives et scandaleuses. Cette tradition est orientée vers l'exaltation d'une liberté morale individuelle, laquelle s'accomplit cependant en marge de « l'histoire » en cours (dans ce cas, la bataille de Marengo). C'est aussi le « non » de Leonardo, dans *L'homme vertical*, de Davide Longo¹⁵, le cri de révolte qui dénonce la situation intolérable faite aux humains, désormais pris entre catastrophes, exactions, tyrannies et violences diverses.

Néanmoins, là encore, c'est un « non » problématique parce qu'il demeure individuel, conditionné par des jugements en termes de bien et de mal. Il peut s'égarer dans le moralisme. Et, devant lui, il est possible de se contenter de compatir individuellement, de prendre part ou d'intervenir pour soi. Trois retours d'adresse qui ne sont certes pas équivalents, mais toujours bornés. Le premier tend assez précisément vers l'empathie, au risque de prôner un activisme moral individuel, sur le modèle de personnages de westerns de Sergio Leone. Valeur consolatrice qui préserve les horizons de la souffrance. Le deuxième porte à considérer que, devant le mal, le cri est ce que quelqu'un émet en dernier ressort afin d'échapper à la justice positive qui s'attacherait seulement à réparer le tort relevé. Il chercherait alors une résonance, un écho dans le veilleur critique susceptible de le rendre public¹⁶. Le troisième s'associe au cri, par des discours ou des écrits dont la forme d'aphorisme témoigne simultanément de la mutilation réelle de l'existence et de la non-cécité de l'humain, sans inciter à une réconciliation avec la société, sans faire valoir une unité ou un universel. Si ce retour d'adresse veut faire entendre quelque chose à ceux qui sont devenus sourds,

donc de s'abandonner à la douleur. Mais Tosca, feignant de se donner à lui, poignarde Scarpia et s'empare du sauf-conduit.

¹⁵ Davide Longo, *L'homme vertical*, 2010, Paris, Stock, 2013. Nous ne parlons pas de la profession d'indigné telle qu'elle s'exprime aujourd'hui sur Twitter, Change.org,...., pour laquelle nous renvoyons à l'ouvrage de Marilyn Maeso, *Les conspirateurs du silence*, 2018, Paris, Gallimard, Folio, 2019.

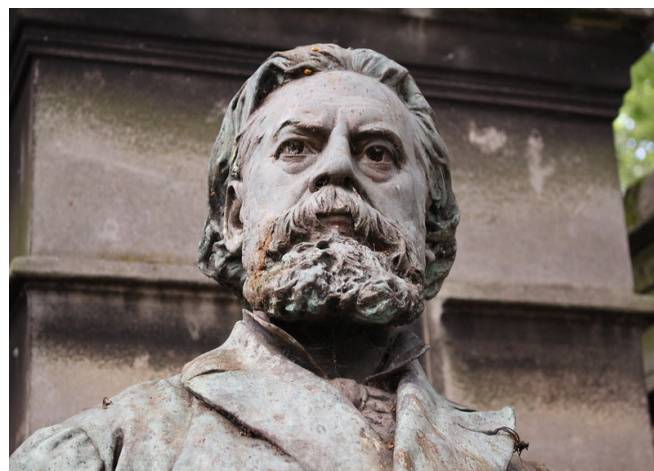
¹⁶ Jean-François Lyotard, *Le différend*, Paris, Minuit, 1979.

les désabêtir¹⁷, il ne donne pas lieu à une convergence des cris pouvant transformer une situation.



La Callas ©Capture d'écran : C. Ruby

Ce serait enfin le « non » autrement vivifiant de Jacques Vingtras, l'insurgé décrit par Jules Vallès (1884), au cœur de la tempête politique de la Commune de Paris¹⁸. Il s'expose dans une multiplicité de slogans, d'explosions de fureur, de cris de ralliement qui fabriquent de nombreux devenir. Il est destiné à produire des effets de rassemblement, en désignant les ennemis, quitte à faire de la (contre-)violence le « cri du cœur du peuple ». Il peut avoir pour objet l'ordre social, l'ordre politique ou les malheurs de la vie commune vécue par les dominés. Ce cri-là est le plus marqué par son expansion en ondes, d'autant qu'il sait ne pouvoir se maintenir que multiple, sinon à courir à sa déperdition.



¹⁷ Theodor W. Adorno, *Minima moralia*, 1944, Paris, Payot Poche, 2016, § 134sq.

¹⁸ Jules Vallès, *L'Insurgé*, 1884, Paris, Gallimard, Folio, 1975, par exemple p. 69 ou 154.

S'il est problématique, c'est justement au titre de sa multiplicité et de sa fluidité. Car, il peut, l'histoire le montre, devenir le cœur d'une révolte spontanée comme d'une canalisation par une organisation prétendant le rendre plus efficace. C'est ce « Non ! » que chantent les « hommes de Mahagonny ! » (Bertolt Brecht, *Grandeur et décadence de la ville de Mahagonny*, 1930). C'est lui qui est impliqué dans les mouvements de masse. Tandis qu'il est rarement entendu par ceux auxquels il s'adresse et n'y entendent qu'un « bruit ». Cependant, il peut aussi être compris comme une exposition d'un tort sur la parole. Il devient alors la parole de l'un que l'autre ne veut pas entendre. Ce cri devient une parole qui s'attribue une part non comptée (celle de l'autre) et qui est rejetée par l'autre, au moment même où il l'appelle « cri »¹⁹.

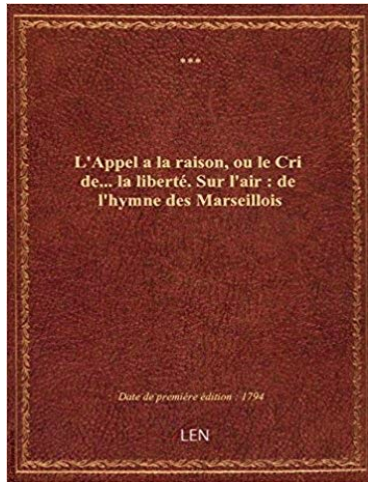
DU CRI ET DE LA RAISON

Réfutant activement tout destin, ce cri d'indignation et de dissentiment est pourtant trop souvent reçu sous les traits d'un affect déraisonnable, empreint à bas bruit d'une psychologie de l'opacité. À tel point que l'on cherche à le souffler rapidement en lui substituant une parole pleine qui en délivrerait la vérité.

Face aux épanchements fluctuants de ce cri, il apparaît, en effet, bien vite que le baromètre de la raison publique, de la normalisation sociale, qui se présente toujours comme un roc fermement dressé, entre en une virulente défaveur. Apparemment, le cri correspondrait à un entier abandon du/au seul corps, à un sensible et une émotion immaîtrisables. Il serait donc totalement hostile à cette raison idolâtrée, identifiée à l'âme, et souveraine. Réduit à sa forme de vagues vocales, il correspondrait à une sorte d'aberration humaine, la plus éloignée de la raison, de sa discursivité et de l'utilité sociale. Il passe ainsi pour entièrement

¹⁹ Jacques Rancière, *La méésentente, Politique et philosophie*, Paris, Galilée, 1995, p. 65.

étranger à elle. Elle doit absolument le ramener à elle, en lui conférant des raisons afin de l'abolir.



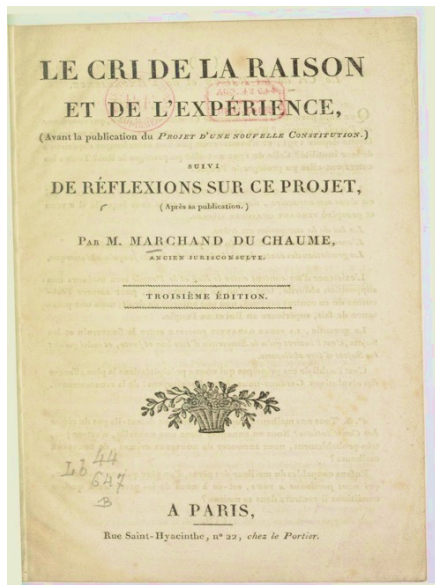
À y bien réfléchir, il n'est pas possible de laisser le cri et la raison ainsi isolés l'un de l'autre, comme en une sorte de dialogue de sourds. Après enquête, plusieurs constats poussent au moins à les relier autour d'un seuil, le cri pouvant appeler la raison comme sa conséquence afin de cesser ; pouvant inspirer à la raison un travail à accomplir sur soi afin de mieux l'entendre ; pouvant appeler à l'existence une raison à venir.

N'est-ce pas justement parce que cette raison n'en admet pas les motifs que le cri s'exacerbe, et passe de degré en degré, du scandale, en mode Bartleby, à la révolte ? Sous le premier mode²⁰, il constituerait un cri au neutre, l'émission d'un cri ambiguë, qui n'opposerait pas encore un refus, un non pur et simple à un pouvoir, mais laisserait la possibilité du oui (je préférerais) et du non (ne pas) à ce pouvoir, tout de même déstabilisé. Disons un cri qui refuserait d'entrer dans un processus de recouvrement ou de totalisation. Tandis que sous le second mode, il trancherait en une négation qui affirmerait le souci de faire advenir autre chose. Toujours est-il que raison et cri s'y côtoient.

De plus, on ne peut se défaire si aisément du constat selon lequel on peut crier pour avoir raison. Parfois même, il faut crier pour qu'on accepte d'écouter des raisons. Toutes attitudes qui rapprochent cri et raison, sans pour autant les lier encore intrinsèquement, puisqu'ici la raison utilise seulement le cri à ses propres fins, en fait un instrument de ses visées²¹.

²⁰ Hermann Melville, *Bartleby, Le scribe*, 1853 et la postface de Deleuze Gilles, *Bartleby, ou la formule*, in Herman Melville, *Bartleby*, Paris, Flammarion, 1989.

²¹ L'ouvrage en gravure publie un Hymne de 1794, édité chez LEN POD, 2017.



Source : gallica.bnf.fr/ Bibliothèque Nationale de France

Dans le même ordre d'idée (instrumental), il n'est pas aberrant non plus de penser que peut exister un cri de la raison. À la fois un cri de la raison lorsqu'elle est dominée par autre chose qu'elle-même, le mythe, la fiction, etc. Et un cri de douleur de la raison qui n'arrive pas à combattre les préjugés dont l'opinion se nourrit. Quand elle ne se plaint pas d'une situation²² :

Alors ? Et si on tentait de penser une autre logique tant du sensible que de la raison ? Une autre logique que celle qui est habituellement prégnante, posant un sensible et une raison absolus et incapables de se rendre à l'écoute du monde. Cela reviendrait sans aucun doute à libérer la raison à partir du cri. Le cri ouvrirait une autre attention à une raison ouverte. Laquelle ferait du cri émis et du cri à entendre une affirmation d'une situation qui pourrait advenir. Cette raison serait ouverte sur un tempérament qui interromprait les intrigues sociales et politiques, parce que le cri élargirait sa compréhension de rapports qui se veulent absolus et figés²³. En cessant de fuir le cri, cette raison s'obligerait à se transformer, à se mettre en mouvement et, en cessant d'être seulement la même, se ferait autre avec cet autre qu'est le cri. Le cri deviendrait une occasion de réfuter les raisons dogmatiques. Ce déplacement permettrait d'ailleurs de comprendre aussi que le « non », cette

²² L'ouvrage date de 1814, et condamne les « excès » de la Révolution, soutenant simultanément la royauté.

²³ Gaston Bachelard, *La philosophie du non*, Paris, Puf, 1934.

négation même, n'est pas en soi. Dire « non », c'est dire quelque chose à quelqu'un ou s'exprimer sur un ordre, une norme ou une raison commune.

DU CRI ET DE LA NÉGATION

Mais alors sous quelle logique de négation recevoir le cri d'indignation et de dissentiment ? Il se donne sous les traits de flux et de multiplicités non totalisables. Il est donc probable qu'il ne peut être reçu ni dans une philosophie nihiliste du refus en général, ni dans une philosophie de la négation pratiquant le jeu de la contradiction et de la totalisation. Sans doute faut-il apprendre à déployer une autre pensée de la négation.

Longtemps, il est vrai, et il le fallait sans aucun doute, on a cru possible d'accorder un statut particulier à cette figure de négation, lequel se logeait à l'ombre d'une tradition de valorisation du « non »²⁴ en héros d'une existence débarrassée bientôt de tout jeu brutal. Cette tradition n'est pas inutile à consulter, car elle a du moins l'intérêt de souligner que la négation n'appartient pas à l'individu pour lui-même, comme le croyait Emil Cioran. Elle tient à un rapport et doit son émission à la dynamique qui traverse un tel rapport. Si le cri existe, ce n'est pas en soi, c'est comme une énergie à amplifier afin de délivrer quelqu'un ou un groupe d'une trame ou d'un ordre à nier.

Toutefois, ce statut particulier se contentait de saisir le cri d'indignation et de dissentiment dans un travail du négatif. Ce « non » là, un non pris dans une réflexion, affirmant que le positif sort du négatif – opposant GWF. Hegel à la dialectique d'Immanuel Kant qui n'a jamais de résultat positif –, renvoie à une perspective d'histoire dans laquelle l'absolu se révèle progressivement alors qu'il est toujours déjà en germe dans les actions, mais que les contemporains sont

²⁴ Sans lien avec les manuels de l'affirmation personnelle, d'« oser dire non », et de se protéger des demandes abusives.

incapables de voir. Le « sérieux, la douleur et la patience du négatif », selon la formule de Hegel²⁵, a la propriété de retourner les « choses » contre elles-mêmes et de donner naissance à un devenir orienté vers une fin, laquelle est inscrite dans le commencement, déjà porteur de ce qu'il est.

Presque simultanément, on le saisissait aussi dans une dialectique des lendemains qui chantent, à la manière de Karl Marx, ayant par avance nommé un sujet essentiel de l'histoire, le prolétaire en héros de l'avenir. Mais pour que ce héros advienne, il devait/doit se soumettre au Sujet collectif qu'est l'organisation ou l'organisateur, bientôt idolâtré, de la lutte de libération.

D'une manière ou d'une autre, relativement à ces deux dialectiques, la référence précédente à *Bartleby*, qu'on la comprenne à la manière de Gilles Deleuze ou non (voire de Maurice Blanchot ou de Jacques Derrida), c'est-à-dire comme un refus de la pensée binaire (pour ou contre), indique bien qu'il n'est pas question de renfermer le « non » dans un système qui lui prêterait une signification après coup dans une perspective finale. Le « non » de *Bartleby* reste ravageur et dévastateur en ce qu'il met en question les rôles sociaux et déborde les explications psychologiques et politiques. Son geste le constitue en retrait sans affrontement particulier avec la loi²⁶.

Mieux vaut par conséquent penser le cri, cette négation, dans une autre configuration. Elle n'articulerait le cri ni à un sujet absolu, ni à une désobéissance sans affrontement. L'indignation et le dissentiment deviendrait donc bien des formes d'énonciation dont le ressort tiendrait à une manière d'ébranler le langage qui dérobe ou étouffe les violences et les oppositions aux yeux et aux oreilles de chacun(e). Crier donc pour ne pas mourir étouffé en en appelant à la construction

²⁵ Hegel GWF., *Préface à la Phénoménologie de l'esprit*, 1807, Paris, Aubier, Bilingue, trad. Jean Hyppolite, 1966.

²⁶ Mais ce n'est pas le non de la désobéissance civile, prononcé en vertu d'une norme du bien. On obéit à une loi qu'on se donne, sans refuser toutes les lois. On accepte la prison pour que le pouvoir soit confronté à ses décisions. Tels sont les cas de Gandhi ou de Thoreau.

d'un autre commun ! Et encore, crier pour introduire la subjectivité et la multiplicité qui font l'histoire. Dire « non », devient ici le geste de celui qui se révolte, de celui qui se lève contre l'insupportable ou réagit à l'intolérable, en bousculant la crédibilité de celui qui parle pour tous.

Ce « non » prend-il la forme de la « contre-conduite », telle que décrite par Michel Foucault ? Contre-conduite, parce que le pouvoir veut conduire (sous forme de pastoral) et maintenir dans une topologie spécifique. La contre-conduite constitue une révolte contre l'assujettissement, une alternative ponctuelle aux objectivations imposées par les procédures par lesquelles les individus sont conduits à se constituer et à se lier à eux-mêmes selon des modalités pratiques et théoriques historiques, des dispositifs socio-historiques de savoir-pouvoir dessinant les figures possibles du sujet, instituant le sujet en tant que sujet. Une contre-conduite dessine une pratique créatrice de subjectivation, une pratique que le sujet entreprend lui-même et par laquelle il se transforme et se constitue dans un rapport déterminé à la vérité. Encore le pouvoir pourra-t-il toujours la réduire par l'aveu, la confession, l'examen de conscience, etc.

Si tel est le cas, ajoute cependant Foucault, alors cette négation appelle du moins le respect. Elle impose respect à l'intellectuel qui n'a pas à chercher à l'orienter (selon les voies du marxisme), doit suspendre son jugement et ne pas indiquer ce qui va arriver au nom de soi-disant lois de l'histoire. On ne peut faire la leçon à ceux qui vivent et résistent. Il importe de s'interdire de les juger. La désobéissance, écrit Foucault, est un fait, une réaction à l'insupportable. Pour autant quelles transformations peut-elle conduire ?

LA PROPAGATION DES CRIS

En dehors de représentations célèbres (Francis Bacon, par exemple, peignant le *Portrait du pape Innocent X d'après Velasquez*, 1953), quelques vidéos de cris mis en scène par des artistes Jochen Gerz (*Crier jusqu'à épuisement*, 1972),

Absalon (*Bruits*, 1993)²⁷ postulent, par fait de technique (des vidéos en boucle), que le cri peut être rendu infini et son efficacité décuplée.



Absalon, *Bruits*, capture d'écran dans une exposition. <http://newmedia-art.info/>

Mais chacun sait que le cri individuel ne peut qu'aller à sa déperdition. Il est éphémère. Il ne peut donc se maintenir et transformer une situation que multiple, dans un enroulement de voix, de cris convergeant de bouche en bouche, relayés et ainsi fortifiés. C'est ainsi qu'il manifeste une puissance d'action.

Sans doute alors, la notion de « contre-conduite » ne suffit-elle plus à saisir ce moment particulier, convenant à l'expression de dissentiments sociaux et politiques. Cette forme d'énonciation en refus, désobéissance, contestation et soulèvement, a des propriétés qui échappent au concept de « contre-conduite ». C'est, certes, un non qui rend de plus en plus visible ce que l'on ne perçoit pas dans la situation de référence, ce qui n'a pas de raison d'être dans son champ perceptif, ce qui n'a pas encore de nom. Mais ce non ne se multiplie et ne prend une dimension politique qu'en fabricant des interruptions collectives propres à peser sur le maintien de ce qui est. Avec ce « non », des citoyennes et des citoyens construisent une scène publique requérant de voir leurs objections prises en compte dans la collectivité établie, à condition de la transformer. Crier de dissentiment en faisant fluctuer des intensités renvoie toujours à la scène de cette

²⁷ Christian Ruby, « Criez, et qu'on crie ! », *Neuf notes sur le cri d'indignation et de dissentiment*, op.cit., chapitre 9, « Le cri décrit », p. 83sq.

multiplicité. Encore ne faut-il pas en poser le problème trop abstraitement. Comme si on visait une somme. Il s'agit plutôt d'une cristallisation.

Ce « non », en effet, est bien un énoncé, fût-il fluide, varié, répétitif et rythmé²⁸. Il déploie une résonance mettant en question le donné. Il interrompt l'ordre prégnant de la domination en le rendant visible. En cela il témoigne d'un dissentiment. Il introduit dans l'ordre saturé du commun des objets en surplus. Mais son efficacité demeure conditionnée par sa capacité à élaborer des phases collectives d'énonciation et de déploiement. C'est là toute la question politique. Comment laisser aller la multitude de cris non-homogènes — qui pour autant ne forme ni un tas, ni une simple masse amorphe, ni une accumulation indifférente — à une scène politique sans faire valoir ni un spontanéisme susceptible de chaos, ni une instrumentalisation dans de grands systèmes d'explication figés dans des mots d'ordre, captés par des organisations modélisées sur une histoire récente (celle du XX^e siècle), fermées sur elles-mêmes ou calquées sur les formes de pouvoir de l'État ?

Quels pourraient être les plans politiques les plus pertinents susceptibles de proposer à la fois des formes de configuration de la collectivité et des manières de s'affranchir des distributions sociales et politiques ? Telle est notamment la question que se pose Jacques Rancière, lorsqu'il pense l'interruption politique sans accepter de la laisser aller à la divagation ou à un système fermé. Certes, il n'incline pas à donner des leçons sur les manières de se mobiliser collectivement²⁹.

Il n'en reste pas moins vrai que, d'une part, sa réponse se focalise bien sur le cri. « L'homme du cri », c'est celui que le dominant n'entend pas. « Cri » ici désigne la dissymétrie que les prolétaires introduisent dans le commun en soulignant qu'ils

²⁸ Il peut être divers dans la répétition, et ne jamais être monotone, il réussit alors à durer en procurant une particulière énergie à un groupe. Un peu comme en décrit Canetti dans *Masse et puissance*, 1966, Paris, Gallimard, Tel, 1986.

²⁹ Jacques Rancière, *Et tant pis pour les gens fatigués*, Paris, Amsterdam, 2009, p. 334 : « Quant à savoir s'il y en aura effectivement », « Je ne suis pas conseillé... » ; p. 336 : « je n'ai jamais pu résister très longtemps (dans une organisation) », etc.

n'y sont pas comptés. D'autre part, et en conséquence, la réponse de Rancière consiste à faire valoir l'idée selon laquelle le cri, langage dénié, produit des dynamiques de subjectivation, en un autre sens que celui de Foucault, des pratiques qui nourrissent de nouvelles expériences du sensible, de la reconfiguration du temps et de l'espace, du « je », du « nous », etc. Ces devenirs, en rendant à la visibilité des partages et des mots qui les dérangent « nous sommes le peuple », « nous sommes des humains », « notre corps, nous-mêmes » , engagent des manifestations portées par des configurations du commun dans le parler de chacun(e). Si les mots rendent soudain visibles, ils se mélangent aussi dans des actions ponctuelles et des situations hétérogènes.

Néanmoins, le problème de l'organisation demeure. Comment un refus singulier d'abord peut-il mobiliser un refus collectif et politique ? Comment déployer le partage qui est désigné par un cri prenant une dimension universelle ? Comment ouvrir une nouvelle ligne d'avenir ?

À ces questions Rancière répond : « Il faut de l'organisation assurément »³⁰, mais l'organisation politique ne se définit pas par une architecture interne. Elle se définit par une forme d'intervention. C'est donc cette forme qui « collectivise » les subjectivations au profit d'une « forme de subjectivité nouvelle », d'un « sujet collectif ». Et s'il y a des tensions internes à une telle organisation, il faut distinguer les tensions « policières » (entre membres qui veulent y prendre « le pouvoir », ou entre membres qui veulent des agencements différents de l'identité collective), et les tensions portant sur le type de visibilité à manifester. Une organisation politique, par conséquent une « configuration de corps », pratique une convergence des cris en favorisant le moment où plusieurs litiges deviennent une mésentente parce que le déni d'appartenance se retourne en affirmation commune de capacités communes. La revendication ne suffit pas Il faut encore qu'elle singularise un universel (sur le modèle, puisé aux sources ouvrières du XIX^e siècle, du terme et de

³⁰ *Ibidem*, p. 383 et 384.

la subjectivation « prolétaire », affirmant le sujet prolétaire comme celui qui est exclu du partage des parts).

BIBLIOGRAPHIE

- Bourdieu Pierre, « *Si le monde social m'est supportable, c'est parce que je peux m'indigner* », La Tour d'Aigue, L'Aube, coll. Intervention, 2001
- Chateauraynaud Francis, « Lanceur d'alerte », in Casillo et alii (dir.), *Dictionnaire critique et interdisciplinaire de la participation*, Paris, GIS Démocratie et participation, 2013
- Coulibaly Arouna, « Sur Jules Vallès et la rue-cri », in *La rue dans tous ses états*, dir. Béatrice N'Guessan Larroux, Paris, L'Harmattan, 2018, p. 339-351
- Dastooreh Kaveh, *Penser la résistance avec Foucault* : <https://strathese.unistra.fr/strathese/index.php?id=592>
- Deleuze Gilles, *Bartleby, ou la formule*, in Herman Melville, *Bartleby*, Paris, Flammarion, 1989
- Foucault Michel, « Je perçois l'intolérable », Entretien avec G. Armleder, *Journal de Genève*, n° 170, 24 Juillet 1971, republié dans *Dits et écrits 1 (1954-1975)*, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 1994, p. 1073
- Hegel GWF., *Préface à la Phénoménologie de l'esprit*, 1807, Paris, Aubier, Bilingue, trad. Jean Hyppolite, 1966
- Hessel Stéphane, *Indignez-vous !*, Paris, Indigène Éditions, 2010
- Jelinek Elfriede, *Les suppliants*, 2013, Paris, L'Arche, trad. Magali Jourdan et Mathilde Sobottke, 2016
- La Boétie Étienne, *Discours sur la servitude volontaire*, Paris, Ellipses, 2016
- Lecerle Jean-Jacques, *Le dictionnaire et le cri*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1995
- Lyotard Jean-François, *Le différend*, Paris, Minuit, 1979
- Melville Hermann, *Bartleby, Le scribe*, 1853, Paris, Flammarion, 1989
- N'Guessan Larroux (dir.), *La rue dans tous ses états*, Paris, L'Harmattan, 2018
- Rancière Jacques, *Et tant pis pour les gens fatigués*, Paris, Amsterdam, 2009
- Ruby Christian, « *Criez et qu'on crie !* », *Neuf notes sur le cri d'indignation et de dissentiment*, Bruxelles, La Lettre volée, 2019
- Seuphor Michel, *Le style et le cri. Quatorze essais sur l'art de ce siècle*, Paris, Seuil, coll. « Pierres vives », 1965